

A l'aventure

Autor(en): **Cendrars, Blaise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847403>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A l'aventure

Extrait. Ed. Denoël

MA PREMIERE AVENTURE

Naples où j'ai passé ma plus tendre enfance...

A Naples il n'y a pas seulement le peuple du Basso-Porto qui peine et qui souffre à en avoir le souffle coupé dans la cuisine du démon païen qu'est le dédale des sombres ruelles du vieux quartier, la solfatara « del Vomero », aménagée par mon père en lotissement moderne, a des sursauts, flambe et gronde et lâche des bouffées de vapeur entre deux éruptions du Vésuve, la lave giclant des caves où elle fermente depuis l'antiquité, la fleur de soufre maculant les fleurs des oranges et les grappes et la pampre dans les jardinets, mais même en haute mer, dans cette lourde cuve d'indigo, les grands paquebots qui se dirigent vers le port peinent et travaillent et s'ébrouent et tirent à hue et à dia pour ne pas aller par le fond, se laisser aller par l'arrière et couler, descendre obliquement jusqu'à la forge sous-marine où Neptune magnétisé rêve et délire, l'esprit foudroyé par les feux, la cervelle servant de pâture à l'appétit vorace des poissons abyssaux, ces monstres antémithologiques.

Au départ d'Alexandrie, notre père nous avait présentés au commandant Agostini, un Sarde malingre, fébrile, à la barbe et aux cheveux se rejoignant avec ses épais sourcils très noirs pour lui faire un masque pileux sous sa haute casquette dorée, et le commandant m'avait confié à un matelot de pont, Domenico, un géant, cependant que mon frère et ma sœur jouaient dans les salons du grand vapeur et que maman faisait chaise longue dans l'habitacle d'Agostini qui donnait sur la passerelle.

Nous étions à bord de l'« Italia », le premier transatlantique italien, qui, partant de la tête de ligne Alexandrie, faisait escale au Pirée, à Salonique, Brindisi, Naples (où nous devions descendre à terre, notre père devant venir nous rejoindre par un prochain bateau), filait à Gênes, son port d'attache, faire le plein, touchait Marseille, Barcelone, Malaga, d'où il s'élançait vers New-York à une allure record (11 jours pour la traversée !) et il était bien entendu, entre Domenico et moi, qu'à Naples, le matelot qui avait ma garde me cacherait quelque part à bord pour débarquer avec moi à New-York, où nous habiterions, le géant et moi, inconnu, dans le plus haut des gratte-ciel. Je lui avais donné ma petite bourse d'enfant et vidé ma tirelire.

Nous étions en 1891 ou 1892, j'avais 4 ou 5 ans, et l'on ne voyait que moi à bord, escorté de mon matelot, ce bon géant qui faisait mes trente-six volontés, me montant au nid de corbeau du mât de misaine, me descendant à fond de cale par le trou d'homme de l'écubier, me promenant dans les machines et jusqu'au bout du tunnel des arbres de couche, là où il faut se

glisser en rampant pour atteindre le point où l'on sent gargouiller les hélices, vibrer la coque comme une membrane, couler l'eau profonde de la mer à l'intérieur de l'oreille et, assis au centre de ce point idéal et d'équilibre instable, on participe à tous les mouvements du navire qui, comme une bête rétive, appuie à gauche, appuie à droite, fait grincer les guindeaux du gouvernail, reçoit des gifles, des coups, des chocs, fonce en avant pour ne pas se cabrer, s'affaisser par l'arrière, couler, s'arrache, peine et travaille. Et au fin fond de ce tunnel, sous une ampoule électrique qui l'éclaire et s'y reflète, on voit miroiter une eau lourde dans un puisard qui se remplit de l'eau de mer qui suinte à travers les joints et les presse-étoupe des hélices et de l'huile chaude qui dégouline goutte à goutte des arbres de couche, c'est la souille, « où l'on jette les petits enfants pas sages », me disait Domenico avec un air de croquemitaine. Mais je n'avais pas peur, le géant me tenait fortement par la main — et n'était-il pas mon complice ? Ne devons-nous pas visiter New-York ensemble ? N'étions-nous pas amis, tous deux ?

Domenico me parlait beaucoup de New-York quand nous prenions les quatre heures à la cambuse, où il y avait toujours deux, trois matelots en train de fumer la pipe qui l'écoutaient parler, mais je n'en ai rien retenu, distraité que j'étais par ces hommes tous plus ou moins barbus qui se faisaient tous la tête inquiétante du commandant. En revanche, je n'ai rien oublié de ce que Domenico racontait de son pays natal, Taormina, la ville peinte, le soir, quand j'avais obtenu la permission d'aller coucher avec lui au poste de l'équipage après avoir fait une scène à maman.

— C'est la ville des monstres, disait-il en étreignant sa chique qu'il avait longuement malaxée entre ses paumes et qui devait durer toute la nuit et jusqu'au lendemain soir, c'est la ville des monstres marins comme on peut en voir, des vivants, à Naples, à l'Aquarium, et partout ailleurs dans le monde dans les baraques foraines où l'on expose, les petits à l'état de mort dans des bocaux gélatineux ou à l'état desséché, les plus grands sur un lit de varech derrière une vitrine avec défense d'y toucher ! A Taormina, il n'y a pas de caves à vin. Chez nous, sous chaque maison, s'étend une grotte sous-marine pleine du va-et-vient et du frissoulis ou du mugissement des vagues. Ces grottes sont profondes. Depuis toujours, on y jette les petits enfants qui viennent au monde. Ceux qui ne savent pas nager sont mangés par les murènes. Les autres se sauvent au large et reviennent adultes sur les côtes ; ce sont les thons, les marsouins, les narvals, tous ces mabouls qui rigolent dans la tempête et qui se laissent prendre par temps calme par centaines de mille. Les filles qui sont

malignes se laissent couler à pic et remontent à la surface quand elles sont nubiles. Elles ont alors la tête molle, les dents pourries, un drôle de museau et une voix d'or. On les appelle les sirènes et elles passent pour être princesses. Mais malheur au pêcheur qui s'unit avec une sirène, il engendre le requin-marteau, le poisson-scie ou à vilebrequin, rien que des êtres à deux têtes, car les sirènes n'ont pas de cervelle et chantent des fadaises. Quant aux petits enfants qui reviennent dans leur berceau après avoir livré combat aux murènes, ils sont souvent défigurés pour le restant de leurs jours, ou portent d'étranges cicatrices, ou font d'étranges maladies qui leur marbrent le corps, mais les survivants forment plus tard les meilleurs marins de la Méditerranée et les plus hardis pilotes, et quand ils reviennent, hommes, de leur longue circumnavigation pour prendre femme à Taormina, ce sont eux qui peignent les maisons et couvrent les murs de la ville de graffiti indéchiffrables qui racontent leurs aventures de mer et sont des prophéties. Mais Taormina se dépeuple. L'eau est un songe et le ciel et tout ce qu'il contient matin et soir d'astres, de vents, d'oiseaux et de fumées est un leurre qui trompe sur la fuite du temps. Il y a des hommes chez nous qui sautent par-dessus bord pour aller chercher une étoile dans l'eau. L'océan est un mensonge...

Mais l'équipage se moquait de lui, tous ces hommes qui couchaient nus à cause de la nuit chaude et qui étaient velus par devant et par derrière comme si l'équipage réuni à bord de l'« Italia » eût été la progéniture d'Agostini, car mon bon géant était glabre et n'avait pas un poil au ventre ni sur la poitrine. Il avait un tatouage sous le sein gauche, en forme de petite bouche humaine. Lui prétendait que c'étaient les traces de la morsure d'une murène qui lui avait insufflé son venin au cœur alors que, comme Hercule enfant, il avait en dormant étranglé le serpent de mer qui était venu se glisser jusque dans son berceau, venin qui lui avait fait tomber plus tard poils et cheveux — et sans souci des quolibets Domenico ouvrait son coffre de matelot dont il extrayait petits pots et petits flacons de pommades et d'eaux parfumées avec quoi il se badigeonnait et oignait partout. Mais il sortait également de son coffre les pièces de son trésor intime : un bateau dans une bouteille dont il m'expliquait la construction, des vues sur cartes postales de villes ou de ports asiatiques, une étoile de mer, un hippocampe, une branche de corail qu'il me pressait dans les mains, un grand coquillage des mers du Sud qu'il m'appliquait contre l'oreille, et je finissais tout de même par m'endormir malgré les rires, les jurons, les interpellations, les traînements de pieds, la forte odeur d'urine et de sueur, le remugle du poste de l'équipage où l'on avait du mal à respirer, et l'inévitable air de mandoline sur le seuil, et la voix du tenorino :

Vieni sul mar !
 Vieni a vogar !
 Sentirai l'ebrezza
 Col tuo marinar...

Aux atterrages de Naples, comme convenu, le cher Domenico me cacha dans le poste désert, me dissimulant dans sa couchette, et pour que la petite bosse que je formais sous la couverture ne se remarquât pas, il jeta par-dessus suroît et maillots sales, comme s'il venait

de changer de tenue, et avant de sortir il ajouta encore au tas la guitare de l'unijambiste. Je ne pouvais pas bouger et c'est le cœur battant et l'oreille tendue que j'entendis le tambour du cabestan se dérouler avec fracas juste au-dessus de ma tête, une ancre tomber à l'eau, des coups de sirène et de sifflet, des cris et des appels, le chuintement des vedettes à vapeur des autorités du port qui accostaient le navire, le tapage des treuils, puis les colloques et les longs marchandages des bateliers qui venaient embarquer les passagers, car à cette époque lointaine un transatlantique du tonnage de l'« Italia » n'allait pas encore à quai ; puis, à deux ou trois reprises et je ne sais pas au bout de combien de temps, car le temps me paraissait terriblement long, il me sembla que l'on m'appelait par mon nom, mais je suffoquais et m'endormis, asphyxié par l'odeur des pieds du géant et les émanations pharmaceutiques des onguents et des liquides dont il faisait un si furieux usage et qui imprégnaient sa couchette.

Par la suite, notre père narrait souvent cette aventure napolitaine et affirmait avec preuves à l'appui que j'avais failli être victime d'un rapt exécuté par un membre de la « Mano Nera » ; mais que savait-il de la « Main Noire », notre pauvre père, lui qui, quelques années plus tard, fut dépossédé par un simple jeu d'écritures de son lotissement « del Vomero » par son comptable en qui il avait placé toute sa confiance et qui était un affilié de cette association secrète, lui qui fut ruiné légalement par des avocats napolitains qui lui avaient été recommandés en haut lieu et qui devaient être les membres dirigeants de la confrérie. Seule, maman, qui avait donné à Domenico dix, vingt, cinquante pièces d'or, un, deux, trois rouleaux de souverains pour qu'il me retrouvât et qui ne soufflait jamais mot de cette aventure, avait deviné une partie de la vérité et que j'avais le cœur ulcéré de la trahison du matelot, aussi resta-t-elle toujours inquiète à mon sujet.

...Je me souviens que lorsque Domenico vint me tirer de mon sommeil, je nous croyais arrivés à New-York et que ma désillusion fut immense lorsque Domenico, qui me serrait fortement dans ses bras, traversa le pont avant et se mit à graver l'échelle qui menait à la passerelle éclairée de l'« Italia » où m'attendaient maman, l'horrible commandant à la face de chien, deux, trois officiers du paquebot, dont le commissaire. Il faisait nuit. Un autre enfant se fût débattu, eût pleuré, crié, égratigné avec les ongles le visage de cette canaille de matelot qui avait trahi. Certes, l'envie ne me manquait pas de lui mordre les oreilles, de lui faire jaillir comme un sang noir la chique hors de sa bouche, en lui appliquant un bon coup de poing à la pointe du menton, de lui bourrer le bas-ventre de coups de pied, mais je ne disais rien, je retenais mon souffle, et comme le géant gravissait l'échelle, je me faisais de plus en plus lourd entre ses bras, marche par marche, lourd comme ce bambin dont parle saint Christophe qui le réveilla une nuit de pluie pour être passé sur l'autre rive d'un fleuve débordant, qu'il hissa sur son épaule, et qui, une fois au milieu du fleuve, se fit si lourd, si lourd, que saint Christophe crut ne jamais pouvoir arriver. Et le bon passeur d'ajouter : « Cette nuit-là, j'ai dû porter toute la Douleur du monde. »

Ma mère me serrait sur son cœur.

J'étais malheureux. Puis je tombai malade...

B. C.